

Bernard Illig

1588. Il y avait Henri, pas tout à fait Henri IV

Ici, rien, de la lande et de la forêt. Pas de village. Pour travailler la terre on n'avait que des outils en bois... Le fer il était pour la guerre, il venait d'Espagne, trop cher pour les outils.

Et puis il y eut Antoine d'Incamps, qui mit toute sa fortune pour produire du fer, pour avoir de vrais outils.

Deux siècles plus tard. 1785

Ici, une grosse forge, « une des plus utiles et des plus solides du royaume », et un village de travailleurs. Du travail, des rires, des richesses, mais ces dernières étaient réservées au Maître des Forges.

Trois siècles plus tard 1866

La forge va fermer.

Laissons la parole à Eugène Cordier

Eugène Cordier (1823-1870) est le petit fils de Rosalie, la sœur de Louis Ramond de Carbonnières, l'inspiateur du Pyrénéisme. Il découvre les Pyrénées à 21 ans, s'y marie et y séjourne fréquemment ; il est considéré comme le 1^{er} ethnologue des Pyrénées.

Il a publié : « Les légendes des Hautes Pyrénées », « Le droit de la famille en Pyrénées », « De l'organisation de la famille chez les Basques ». Il a aussi laissé de nombreuses notes inédites qui offrent un témoignage de premier ordre sur la société pyrénéenne.

Jean-François Soulet, auteur des « Pyrénées au 19^e siècle », témoigne : *c'est à lui seul que l'on doit les pages saisissantes sur la bourgeoisie lourdaise et argelésienne, honteusement enrichie par l'usure ou sur le prolétariat de la vallée de l'Ouzom exploité par les propriétaires des mines.*

Eugène Cordier s'est rendu deux fois entre 1852 et 1856 à Arbéost et Ferrières.

Voici ce qu'il a découvert dans la vallée de l'Ouzom.

Les paysages

Il venait à cheval depuis le val d'Azun. (Arrens-Marsous) accompagné d'un guide et de son serviteur ; il découvrait la vallée de l'Ouzom en arrivant au lac de Soum.

Tout est beau depuis cet endroit. La montagne blanchie par la neige se reflétait dans le lac ; en face le col de Tortes avec le pic en forme de moine priant qui surveille le passage vers Les Eaux-Bonnes.

Les moutons en harmonie avec les lichens blancs, des crocus, des clochettes bleues, des jeunes herbes jaunes et des bruyères brunes, un vautour chassait, et le son des flûtes des bergers se mêle à la variété des timbres des sonnaillles.

Arbéost et Ferrières

Cette exaltation s'arrête en arrivant à Arbéost où il découvre la pauvreté des gens. Il logeait chez l'habitant, comme le maire d'Arbéost (aubergiste, boucher, maquignon).

Puis on descend à Ferrières en serpentant dans la forêt de hêtres. Au fond le torrent, l'Ouzom qui a creusé des gorges vraiment sauvages et pénibles ; on croit y être entre les deux lames d'un étau enfermé avec les arbres, les rochers abrupts, un ciel restreint, des cimes échancrées, et au fond les eaux jaillissantes et grondant sur d'arides cailloux.

Arbéost et Ferrières sont isolés, sans chemin sûr, praticable par des chars à quatre roues. On va vers le val d'Azun par le lac de Soum, à Argelès par le col d'Ansan, vers les Eaux Bonnes par le col de Tortes, vers la vallée d'Ossau par le col de Louvie.

La population, les coutumes

Que dire du peuple de ce pays perdu ? On ne le connaît point, ce triste pays, au chef lieu d'arrondissement. Pas un sous-préfet d'Argelès n'y est venu ; un songea d'y aller, mais il n'y vint point. Nul évêque n'y était allé avant M^{gr} Double. Si ce peuple ne sortait point de sa résidence, nul ne saurait qu'il existe. Mais la misère se répand et les métiers qu'ils font au dehors le font trop paraître.

Arbéost a 870 habitants d'après le 1^o recensement de 1861. *Les gens d'Arbéost viennent d'Azun, ils sont pauvres, gais, chantent et dansent très souvent, intelligents, solidaires et personne ne les aide. Ils ont des analogies de caractère avec les béarnais de Béost.. Les mœurs sont faciles parce que l'on va au bois. La race est belle, nerveuse. Les filles sont précoces, amantes à 13 ans. Les habitants sont affectueux, les femmes surtout.*

Il a même vu des coquines. La chapelle d'Arrens ne contient que des femmes et des hommes attentifs au service religieux. Arbéost est moins dévot, si l'on en juge par l'attitude de ce peuple à l'église. Le Béarn a soufflé jusqu'ici son insouciance antique à l'égard des croyances religieuses.

Le curé d'Arbéost témoigne : Mes paroissiens s'aiment entre eux. Il semble que leur pauvreté ait attendri leurs cœurs. Serviabes, ils aident le voisin dans ses peines, dans ses misères. Le chevrier, qui revient, avec une bourse un peu garnie, prête au malheureux, qui a une nécessité urgente d'argent. A Arbéost, la communauté, composée de pauvres gens, conserve la fraternité.

Arbéost avait une extraordinaire richesse de chansons, les une connues de tous, d'autres, nombreuses, propres à une famille, voire à une personne. On danse à Arbéost et longtemps.

600 personnes vivent à Ferrières.

L'homme de Ferrières est serviable et très intelligent. On les regarde comme des béarnais, analogues à ceux d'Ossau. Ils ont adopté les mœurs, la coutume, la coupe de cheveux des béarnais, leurs danses. Les bergers viennent chanter le soir avec lui, là où il loge à Ferrières, ils portent une ceinture rouge au corps.

Il se rappelle d'un chant ossalois en canon qui raconte l'histoire de la fille qui paît sa brebis dans le pré du roi, elle ne peut pas payer l'amende au garde et ne veut pas payer de sa personne pour rester honnête : *adieu mes amours adieu ...*

Les femmes portent une croix au cou, en or ou en argent.

Rencontre avec une jeune fille au col d'Ansan.

Ce jeune col orné d'un petit ruban et d'une croix d'argent, qui pend sur la poitrine, ce corsage à deux ou trois agrafes, ouvert mais sur un corps de jupe qui cache le sein. Ces petits pieds nus... ces jambes lestes ... Puis le capulet rouge entortillé sans trop de soins sur le jeune front.

Autrefois on était plus heureux à Ferrières, on y dansait. Aujourd'hui, la danse est interdite par le curé : *Il défend la danse innocente, signale, au sermon, les jeunes danseurs comme mauvais sujets, va criant partout, à tous, de tout, pour tout : péché, péché !* Il a reçu un coup de fusil qui a éborgné sa sœur, décédée deux ans plus tard ! Dans Les Pyrénées l'animosité de la jeunesse contre le clergé est générale ; elle a pour raison principale la rigidité et l'intransigeance de ce dernier dans son rôle de censeur des mœurs villageoises.

Les cagots

Ces familles, de temps immémorial, étaient regardées comme faisant partie d'une race inférieure et maudite. Ils sont légués et vendus comme esclaves au XI^e siècle avec le port d'une marque obligatoire, le pied d'oie ; ils n'étaient pas comptés comme citoyens, étaient désarmés et nulle profession ne leur était permise. Leurs habitations sont reléguées dans des lieux écartés.

Le statut de cagot a été supprimé à la révolution française : 60 ans plus tard Eugène Cordier trouve près de l'église de Ferrières un quartier de cagots en lutte avec leurs voisins qui les traitent de *bouhots*.

Le percepteur des contributions

A Ferrières, nul bourgeois n'y paraît jamais, si ce n'est une fois par mois le percepteur des contributions d'Aucun, qui récolte les cotisations. Il est certain qu'ils ont quelque peine à les payer. Le percepteur, s'ils sont en retard, leur envoie alors une première sommation sans frais, puis une garnison sur papier coût 15 sous ; puis le commandement par un porteur de contrainte : 24 heures après l'on saisit et l'on vend. (On est passé au franc à la révolution 1 F = 20 sous.)

Point de médecin

Il faut être riche pour en faire venir un. Il y a un officier de santé à Ferrières : il ne vaccine pas contre la petite vérole qui tue l'un, l'autre, estropie, défigure ; elle a marqué à Arbéost cent visages. Si on le lui demandait il vaccinerait. Payé par la municipalité, il vit au café, rose et gras, n'est pas disponible pour les urgences. Les habitants de Ferrières sont découragés de lui.

Eugène Corfier dit qu'il est incompetent et doit chercher ailleurs sa vie.

Les réfractaires au service militaire (La conscription commencée en 1791 était mal acceptée et il y eut de nombreux réfractaires. En 1855 le remplacement, négocié entre familles, est supprimé mais on peut être exonéré contre 2800 F. Un mineur ou un charbonnier, qui ne gagnait pas plus de 300 F par an, ne pouvait pas envisager l'exonération.

Je vis un homme qui se cachait dans la montagne avec huit compagnons ; il eut le bonheur de regagner l'Espagne à temps. Ses camarades furent successivement repris. Ne voulant pas se passer de la messe, ils furent enlevés au seuil de l'église où ils se rendaient de jour, hardiment.

Le départ des jeunes, c'étaient des mains en moins, des mariages retardés ou annulés. C'est pourquoi, la communauté villageoise exerçait souvent une pression morale sur les conscrits pour les inciter à l'insoumission.

La nourriture

Le manger : du maïs et lequel ? Il est cher : celui de ces gorges est bon pour les porcs. On en achète d'autre à Nay, qui est à quatre lieues d'ici. Huit heures aller et retour. Les femmes y portent le charbon et reviennent avec le maïs. Là, au marché, elles boivent une tasse de vin (½ litre) qu'on ne s'en étonne point : où prendraient elles un peu de force ? Par malheur elles boivent quelque fois, trop et se grisant... (Lieue : distance parcourue en une heure ± 4 km)

On mange de la pâte de maïs, avec un peu de graisse, trois fois par jour et parfois, un peu de lait de chèvre. Des châtaignes, misérable régal. Et la viande : ceux qui peuvent chaque année tuer un porc, pour ceux là c'est vraiment tuer le veau gras, ils mangeront du lard le dimanche : on le suspend au plafond, avec quelle économie on y découpe le morceau

hebdomadaire ! Quel festin ! Voici du luxe et ce luxe n'est que l'indispensable... À Ferrières il faut se nourrir avec une affreuse mouture d'orge et de sarrasin ou d'avoine ; on peut couper l'aigreur du sarrasin, en y rajoutant un peu de maïs. Ceux qui mangeaient le mieux étaient les forgerons : on appelait le meilleur pain blanc, le pain des forgerons.

Les activités à Arbéost

Les communes d'Arbéost et Ferrières, avaient réussi à s'affranchir au cours du XVIII^e siècle de la tutelle d'Arrens et Marsous, dont elles n'étaient, à l'origine, que des dépendances pastorales. Un long procès entre Arbéost et Arrens Marsous de 1821 à 1861 à propos de leurs montagnes communes a coûté fort cher à ces communes sans aboutir à faire cesser l'indivision. Ces deux communes s'étaient orientées vers des activités économiques bien différentes. À Arbéost tous s'adonnent à la culture des champs (orge et seigle) et spécialement à la vie pastorale.

- **Les bergers** mènent les brebis en montagne l'été et abandonnent le village au début de l'hiver pour conduire les brebis dans les plaines du piémont et de l'Aquitaine, allant même jusqu'en Charente.. Dans ces montagnes exposées aux mauvais vents d'ouest humides, il arrive que le givre d'automne, fasse périr toutes leurs bêtes d'un coup. C'est l'hydropisie cachexique qui fait des ravages ; cette hydropisie de l'espèce ovine commence à l'automne en faisant gonfler le cou des brebis qui meurent au printemps. Le misérable berger se tord de douleur, il n'y peut rien. C'est là que la solidarité prend toute sa valeur pour l'aider à racheter un autre troupeau.

- **50 chevriers** partent de mars à l'automne en parcourant tout le midi, de la Gironde aux Bouches du Rhône ; ils vendent le lait très prisé et reviennent avec de petites sommes en poche, si elles n'ont pas été bues en route. →

- **Les femmes et les jeunes filles de mars à octobre vont enlever l'écorce au bois de houx** malgré les piquants qui déchirent leurs mains ; elles préparent la glu en faisant bouillir cette écorce, puis la hachent plusieurs fois, la font fermenter et les jeune filles, la jambe nue jusqu'aux genoux, pétrissent la glu avec leurs pieds à la fontaine. Cette glu est vendue à Argelès à un fabricant de gluau. Comme le houx manque à Arbéost, elles s'adonnent à un maraudage à long rayon d'action ; elles vont le ramasser en fraude dans les bois de Gazost, de Lourdes, d'Estaing. Pour ne pas être repérées par les gardes, elles partent la nuit, récoltent le jour et reviennent la nuit suivante. On échappe, parfois on est pris : procès verbal et la prison, car l'amende on ne peut la payer. Elles craignaient particulièrement les gens de Bun, qui, furieux de les voir dans leurs forêts, les menaçaient de dénonciation et leur extorquaient ce qu'ils pouvaient. Cette industrie leur rapportait 6000 F annuels. Aucun fabricant de glu n'est mentionné dans le recensement de 1861, mais il y a 24 filandières et 7 tisserands. On pourrait imaginer ces femmes s'occuper du houx en été puis arracher le lin en automne, faire le rouissage, le teillage et faire des fils.

Je rencontraï, une fille qui, partie avant le jour, à 2 heures, après une simple soupe aux légumes, avait fait 4 lieues en montagne pour charger l'écorce de houx sur son âne et

revenir avec les quatre lieues du retour dans les jambes, filles robustes, après à la fatigue, sans crainte, hardies, vaillantes et gaies... Elles ont ce précieux bien à foison, la santé.

- **Des charbonniers** qui vont travailler l'été aux Eaux-Bonnes.

Ces charbonniers, le marquis d'Angosse , propriétaire des mines de Ferrières, ne les emploie point l'hiver. Ils vivent sur le gain de l'été, comme ils peuvent. Joseph Eberlé, alsacien, venu pour construire à Bourdettes une filature de coton, après une visite aux Eaux Chaudes, écrit à son père : *Si j'étais né rentier, dites à ma sœur que je la mènerais promener en équipage et chevaux de poste, comme tous ces marquis, ducs, comtes, grands négociants et industriels qui se font malades à l'époque des eaux pour venir s'amuser à Bagnères, Cauterets, Saint-Sauveur, Eaux-Chaudes, et Eaux-Bonnes... En attendant prenons patience, faisons comme le savetier de la Fable de La Fontaine (Le savetier et le financier) qui chantait toute la journée à côté de la maison du riche, que ses chansons empêchaient de dormir.*

Ces charbonniers, pasteurs, chevriers avaient une grande endurance.

- **Des habitants de Ferrières et Arbéost sont compromis dans des affaires de contrebande.**(Passage en Espagne par le Port de la Peyre Saint-Martin).

- **Ils vont acheter le beurre à Arrens pour le porter à Pau, l'hiver** : immense et pénible trajet, dangereux à travers les neiges : ils l'accomplissent pour le mince bénéfice de 2 ou 3 sous par livre.

- **Le vainqueur de la course à la montagne des Eaux-Bonnes**, qui emporte chaque année le prix sur les Béarnais qui le jalourent et le chicanent, est un Ferrarois : chaque année, il ceint l'écharpe rouge de triomphe à la taille et empoche la récompense, très précieuse pour lui, qui ne voit guère d'argent chez lui.

Les activités à Ferrières

Ici, l'espace agricole est très réduit, les gens consacrent leur existence aux pénibles travaux de la mine de fer de Baburet et à la forge de Nogarot du marquis d'Angosse, où l'on fabrique du fer en brûlant ce minerai avec du charbon de bois.

- **Les charbonniers**, 100 personnes, doivent abattre les arbres, fabriquer le charbon de bois et le descendre à la forge. Les hommes ou les femmes portent à partir de 18 ans 60 kg sur le dos, 30 kg à 10 ans et 20 kg à 8 ans. Elles le portent sur le dos et passent une écorce de bouleau autour de la tête, pour le maintenir et avoir les mains libres au besoin pour porter un enfant.

Qu'on le sache bien ! L'homme, charbonnier des forêts immenses de Mr d'Angosse, le plus riche propriétaire de rochers de France, assurément, fait du charbon, le porte à la forge et

gagne ainsi de 14 à 18 sous par jour et la journée commence avant l'aube et finit avec la nuit.

- Les mineurs sont une vingtaine .

Ces malheureux, courbés, misérables, ont une chandelle pour aller au fond de la mine (800 m) Ceux qui ne prennent point de chandelle gagnent 2 sous : ceux là doivent bien connaître la mine, où l'on risque à chaque pas de se casser la tête. Les plus vieux piochent, les plus jeunes transportent la mine dans de petites hottes sur leurs épaules. Ils ont une casaque jaune ; eux aussi deviennent jaunes. Ils ne restent que six heures dans la mine : mais éreintés, affaiblis, que peuvent-ils faire après ? La mine est ensuite pesée, puis grillée et débarrassée de quelques alliages.

Des mulets et des femmes l'apportent à la forge. (6 mulets la descendent 2 fois par jour à Nogarot et un convoi de 12 mulets se rend à la forge d'Arthez d'Asson une fois par jour). Point de chemin praticable aux chars. Tout est primitif. Ah ! qu'il y a à faire ici, pour vous-même, pour vos ouvriers et le salut de votre âme ; si votre confesseur, marquis était honnête homme, il vous le dirait.

- Le régisseur me trompa sur le salaire des mineurs. Vingt sous me dit-il, il paraît que ce n'est que seize (Le salaire moyen d'un ouvrier agricole à cette époque est de 34 sous).

- Sur le chemin qui monte au col d'Ansan, Eugène Cordier a croisé une fille de 14 ans (ce jeune col orné d'un petit ruban et d'une croix d'argent...) qui traînait un long fagot sur son dos pour le curé qui lui en donnerait quatre ou cinq sous.. Nous lui donnâmes du pain blanc et du fromage. De quels yeux la pauvrete regarda ce pain ! peut - être elle n'en mangea jamais de pareil. Depuis quatre ans je vais aux bois et rapporte un fagot au village, où on me l'achète. On est bien pauvre. Qu'est-ce que gagnent les mineurs ? Seize sous dit-elle.

Charles, l'oncle du Marquis d'Angosse, adoré dans ce pays, où l'on n'en parle pas sans larmes, donnait 26 sous.

Cependant ils ne sont pas si misérables. Les heures du matin restent libres, ils vont chercher des fagots de bois et on leur paie le transport. Quelques uns ont même un cochon.

La forge de Nogarot

Eugène Cordier a visité la forge de Nogarot qui produit, comme celle d'Arthez d'Asson 90 tonnes de fer par an. Le procédé de fabrication du fer est dit bas fourneau parce qu'on transforme directement dans un creuset le minerai en fer sans fusion vers 1200 °C, en le brûlant avec du charbon de bois et de l'air, amené par une chute d'eau avec des trompes hydrauliques, les trompes catalanes, qui ont remplacé, en 1663, les soufflets mis au point par les forgers basques. Depuis cette date ce sont des forgers ariégeois qui travaillent à Arthez d'Asson et Nogarot.

Le massé de 200 kg, bloc de fer produit au bout de 6 h, est frappé par un malh, marteau de 700 kg, pour le débarrasser des scories. Il est ensuite divisé en massoques avec des martinets.

L'honnête forgeron-chef et ses sept camarades gagnent au moins cinq francs de leur travail. Ces salaires sont élevés par rapport à ceux des charbonniers et des mineurs parce qu'ils gardaient jalousement leur savoir faire qui se transmettait de père en fils. Ces huit forgers vivaient dans la forge. Ils se relayaient par équipes de quatre six jours par semaine. La pleurésie les guettait au dehors...

- Ce fer s'écoule facilement localement et dans les départements voisins pour fabriquer des outils et des clous. Il y a encore quelques cloutiers à Ferrières. Lorsque l'on quêta à l'église, on donnait des clous. Le curé réparait son presbytère et ses sabots avec ces clous

La famille d'Angosse, propriétaire de la mine de Ferrières, des forges de Nogarot et d'Arthez d'Asson

Le Capitaine des Armées de Navarre Antoine d'Incamps avait obtenu en 1588 par décret de Catherine de Bourbon, sœur d'Henri IV, le droit de rebâtir et d'exploiter la forge d'Arthez d'Asson avec les droits d'exploitation sur plus de 3000 hectares de bois. Jean Paul d'Angosse hérite en 1772 de ces forges. Ses fils Charles et Armand ont dirigé la mine et les forges de 1798 à 1852.

Au moment du passage d'Eugène Cordier, leur neveu, le jeune marquis Charles d'Angosse a pris la direction des mines. Son oncle Armand, décédé en 1852 lui avait adressé cette lettre pour l'avertir de la lourde responsabilité qui l'attendait à Ferrières et Arthez d'Asson.

Lettre d'Armand à Charles

Château des Forges 16 mai 1840

J'apprends avec plaisir mon cher neveu, que vous êtes de retour à Pau en très bonne santé. Comme personne au monde ne vous aime plus que moi, ne vous veut plus de bien que moi, j'en suis enchanté. Je ne vous dirai pas que vous vous soyez fatigué à m'écrire, ce ne serait pas la vérité ; mais enfin vous voilà, et je suppose que nous nous verrons bientôt.

Le mur de défense contre l'Ouzom, que vous avez vu commencer à la forge d'Asson, est depuis longtemps terminé, et de ce côté vous n'aurez plus de travaux à faire. Il y en aura pour plus de cent ans. L'esplanade de la forge s'agrandit beaucoup, l'emplacement pour déposer la mine sera 3 à 4 fois plus grand qu'il n'était.

Deux mauvais sujets des Echartès sont soupçonnés d'avoir coupé dans la montagne du Baburet 250 arbres environ, que j'avais fait planter il y a 2 ans. La même nuit une petite

charbonnière pour le grillage de la mine a été incendiée. On croit que ces deux délits sont l'ouvrage des mêmes individus. La perte n'est pas considérable. J'ai perdu 300 mesures de charbon, le bâtiment est aussi perdu, mais il était vieux ; je vais le faire reconstruire.

Voilà mon cher Charles, un compte rendu. Lisez ma lettre avec attention ; apprenez à connaître les affaires qui touchent à l'administration des forges.

A Louvie-Soubiron, vous avez reconquis vos droits de propriétaire. Ces droits étaient compromis et perdus, et avec eux l'avenir des forges à Asson. Vous voilà déclaré par la Justice propriétaire de la Huitième partie des communaux.

À présent, mon cher Charles, il me reste à vous donner le conseil d'apprendre votre métier de maître de forges, que vous saurez d'autant plus vite, que votre éducation, votre intelligence et vos rapports doivent rendre votre application plus profitable que pour un autre.

Laissez là la paresse et voyez de haut de votre position, faites vous une valeur propre qui soit bien à vous. Quand on est à la tête d'une administration quelconque, de quelque espèce qu'elle soit, on doit montrer qu'on est capable de la diriger.

Il y a beaucoup de renards dans le monde, flatteurs adroits, qui obtiennent par leurs douces paroles une confiance dont ils abusent. Il faut tacher de n'avoir point besoin de ces gens là. Le moyen de s'en passer est d'acquérir par l'expérience et le travail ce qui n'exige que peu d'application pour être parfaitement compris.

Vous allez avoir bientôt 24 ans : M. Pitt était premier ministre à 23 ans. Cet exemple est un peu élevé, j'en conviens, mais il faut convenir aussi qu'il y a loin de toutes les affaires de la Grande Bretagne à l'administration des forges.

Adieu mon cher Charles, j'ai été un peu long pour réparer le temps perdu par votre silence. Je vous aime et vous embrasse de tout cœur.

Marquis d'Angosse

P.S. Gardez ma lettre et relisez la plus d'une fois.

Si vous étiez mon fils au lieu d'être mon neveu, je n'agirai point autrement.

Son oncle, Charles , décédé en 1835 donnait 24 sous aux mineurs. Son frère, Armand, réduisit le salaire à 14 sous. Le marquis actuel, jeune homme de 30 ans, père de famille, a maintenu un an le salaire à ce bas prix et vient d'après le curé, de l'élever de 2 sous : il a voulu d'abord, dit le prêtre, connaître l'exploitation, apprécier par lui-même la dépense et la recette. Il fait ce qu'il peut. Mais il a une épouse, des enfants, une maison à soutenir,

l'avenir de ses enfants à sauvegarder... Donc les mineurs et leurs familles doivent manquer du nécessaire, pour que cette précieuse famille ait le superflu...

Les « forges à la catalane » ne pouvaient plus faire face à la concurrence des hauts-fourneaux. En 1844, 15 forges ariégeoises ferment, leur fer n'est plus compétitif à cause du prix élevé du bois raréfié que les forges devaient acheter. La production de fer avec des bas fourneaux avait dû être interdite dans la région de Grenoble entièrement déboisée. Les mines et forges du M. d'Angosse qui rendaient autrefois 90 000 F ne rapportaient plus que 60 000 F en 1840. Dès 1859, la situation devint difficile et le jeune marquis ne conserva plus en activité que la forge de Nogarot. Sa fermeture définitive en 1866 marqua la fin de ces forges. Les 150 bas fourneaux recensés sur toute la chaîne des Pyrénées au début du XIXe siècle qui ont donné du travail à 100 000 personnes ont cessé leur activité. La technologie des bas fourneaux ne pouvait plus répondre à la demande croissante de fer, puisqu'il fallait 1 hectare de forêt pour produire 1 tonne de fer. Les hauts fourneaux ont pris rapidement la suite à partir de 1735 en remplaçant le charbon de bois par du coke qui permettait des empilements plus importants et des unités de production beaucoup plus grandes.

Après la fermeture des forges, le métier de charbonnier s'est perpétué dans la vallée :

- En 1895, Stedanette est montée sur les pentes du Mondragon pour faire du charbon de bois ; elle est descendue le soir à Arthez d'Asson avec son bébé né dans la montagne : c'était le père de Marinette Victor. D'autres enfants sont nés ainsi dans ces forêts. La grand-mère maternelle de Marinette vendait du charbon de bois qu'elle portait à Pau avec une charrette tirée par une mule. Départ 3 h du matin, arrivée à Pau 8 h. Des clients importants étaient les tailleurs pour chauffer les fers à repasser.

- A Ferrières, pendant la seconde guerre mondiale, on faisait du charbon de bois pour les gazogènes.

Les Forges de l'Adour démarrent en 1883 au Boucau ses hauts fourneaux, aciéries et laminoirs qui ont fonctionné jusqu'en 1965. La mine de Ferrières, rouverte de 1930 à 1962, a acheminé son minerai à la gare de Nay avec le train de Baburet. Depuis 1997, une aciérie électrique produit au Boucau avec 200 personnes 1 MT par an d'acier à partir de métaux de récupération.

2017 Il est où notre fer ? Il est où ?

Il est un peu partout, mélangé avec celui d'Australie, du Brésil, ou de Chine, dans nos casseroles, dans nos voitures, nos trains, chez Turbo, chez Cancé, il y a une vie après la ferraille, on recycle et ça repart.

Sources et références

- Notes d'Eugène Cordier (Archives départementales des Hautes-Pyrénées
- Les Pyrénées au XIX^e siècle de Jean-François Soulet
- Correspondance de Joseph Eberlé avec son père
- De fer, d'eau et de feu, la forge à la Catalane. René Drillaud, Monique Théron Navatel
- Le combat des travailleurs des Forges de l'Adour (1945-1966) André Maye